Document généré le 16 avr. 2024 21:28

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Des questions à la bienséance

Alain Lessard

Numéro 30, décembre 1987, janvier 1988

URI : https://id.erudit.org/iderudit/23056ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lessard, A. (1987). Compte rendu de [Des questions à la bienséance]. *Nuit blanche*, (30), 10–11.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

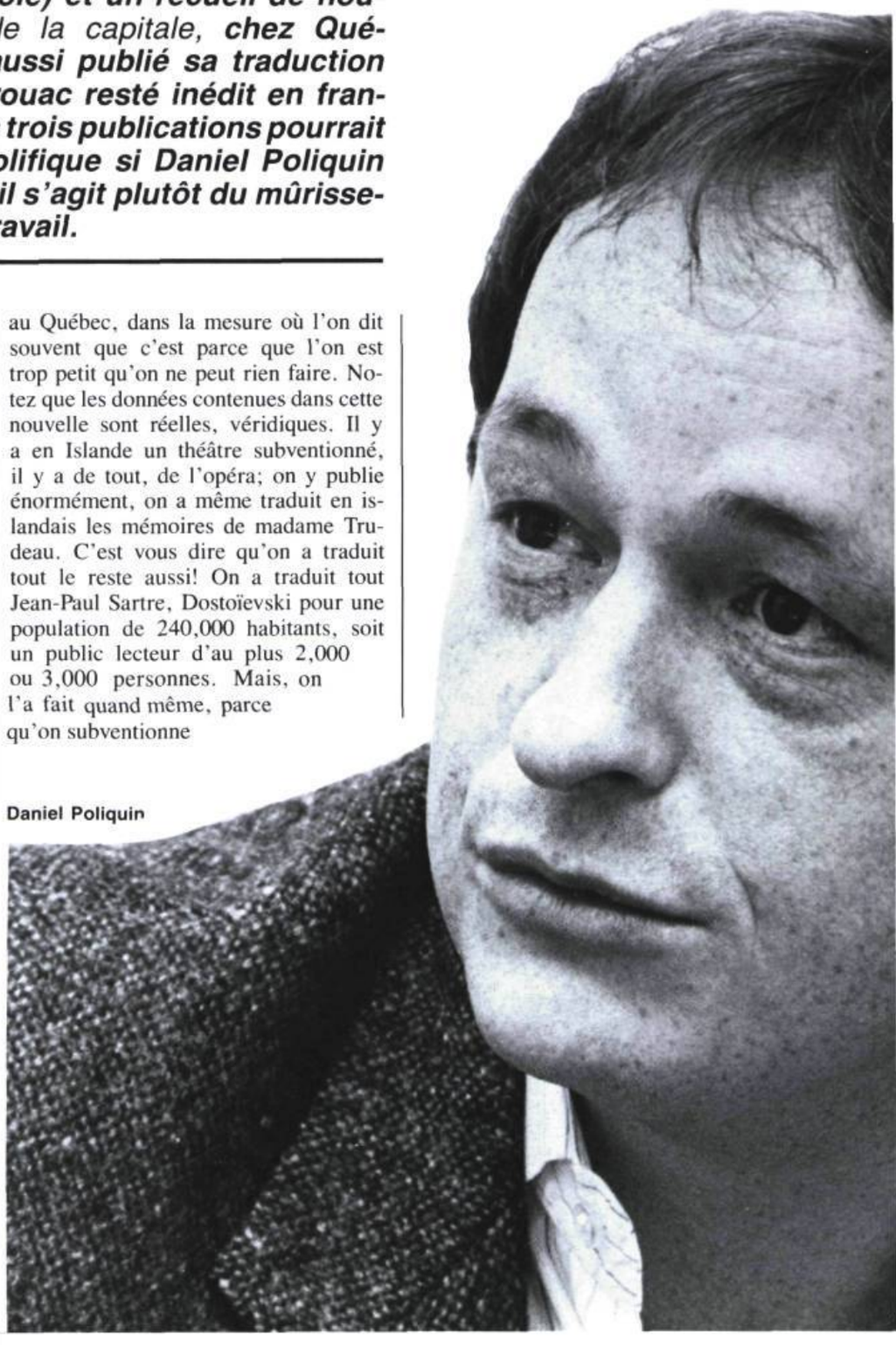
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Des questions à la bienséance

De Daniel Poliquin viennent de paraître un roman,* L'Obomsawin *(Prise de parole) et un recueil de nouvelles intitulé* Nouvelles de la capitale, *chez Québec/Amérique, là où il a aussi publié sa traduction de* Pic, *roman de Jack Kérouac resté inédit en français. Cette simultanéité des trois publications pourrait faire croire à l'écrivain prolifique si Daniel Poliquin n'avouait pas lui-même qu'il s'agit plutôt du mûrissement de cinq années de travail.



Daniel Poliquin

L'Obomsawin, roman nord-ontarien, met en scène un peintre amérindien qui, ayant repris possession de la maison familiale, y met le feu. Cette maison contenait aussi son œuvre picturale, dont l'essentiel retraçait la genèse de son village, Sioux Junction. Langue et crise d'identité sont au cœur de ce roman que Daniel Poliquin qualifie de lucide plutôt que de pessimiste. Il considère également que l'existence de la maison d'édition Prise de parole (Sudbury) est d'une importance fondamentale. «Non pas comme porte-flambeau; je ne vois pas de messianisme dans le fait que cette maison d'édition existe, mais elle joue un rôle d'animation culturelle et littéraire fondamental, puisqu'elle a passé le micro à un tas d'écrivains franco-ontariens. En 1972, lorsque je me suis mis à écrire, il n'y avait rien, et Prise de parole a comblé un vide.»

L'exemple islandais

Nouvelles de la capitale retrace le «destin» de francophones vivant à Ottawa, ville que, voilà dix ans, le corps diplomatique en poste avait élue capitale la plus *plate* du monde. Mais les choses ont changé quelque peu et l'Ontario a évolué, selon Daniel Poliquin. Toujours est-il que la question de la langue joue un rôle primordial dans ce recueil de nouvelles et qu'on peut même y lire une dramatisation, ou une allégorie de la situation québécoise. «La nouvelle intitulée «Rita d'Islande» peut se lire comme une parodie de ce qui se fait au Québec, dans la mesure où l'on dit souvent que c'est parce que l'on est trop petit qu'on ne peut rien faire. Notez que les données contenues dans cette nouvelle sont réelles, véridiques. Il y a en Islande un théâtre subventionné, il y a de tout, de l'opéra; on y publie énormément, on a même traduit en islandais les mémoires de madame Trudeau. C'est vous dire qu'on a traduit tout le reste aussi! On a traduit tout Jean-Paul Sartre, Dostoïevski pour une population de 240,000 habitants, soit un public lecteur d'au plus 2,000 ou 3,000 personnes. Mais, on l'a fait quand même, parce qu'on subventionne

la culture, mais aussi parce que l'on s'y intéresse. Ici, on dit toujours que ça coûte trop cher, qu'on est trop petit, donc qu'on ne peut pas le faire. Si c'était vrai des Islandais, leur langue serait morte depuis longtemps. Mais, lorsque leur pays est devenu souverain, leur langue est devenue officielle et ils écrivent en islandais, depuis ce moment, sans gêne aucune. Ceci est l'application de la thèse de Claude Dunneton: *une langue est un dialecte qui a réussi*.»

Faire éclater la langue

Autant pour ***L'Obomsawin*** que pour ***Nouvelles de la capitale***, Daniel Poliquin a choisi un style d'écriture très proche du langage parlé, donc contenu et sobre. «Vous ne me verrez pas écrire comme mon ami Michel Tremblay, décrire des personnages qui versent des larmes amères, qui sont au bord de l'apoplexie ou qui ont le sexe gonflé! Ce que l'on me souhaite, évidemment, chez ceux qui sont colonisés, c'est de bien-écrire, avec trait d'union, mais le bien-écrire, je n'y crois pas, sauf quand j'écris ma thèse de doctorat. Je n'écrirai jamais de romans bien-écrits. Ce qui ne veut pas dire que l'on tombe dans les excès joualisants des années 70, mais qu'on écrit naturel, et qu'on tente de donner un caractère de noblesse, par la langue littéraire, à des expressions qui sont parfaitement françaises. Par exemple, quand j'écris «je ne suis pas en peine pour lui», c'est parfaitement français et ce n'est pas du langage populaire. Il faut faire éclater la langue.»

Aussi, le roman ***Pic*** de Jack Kérouac, traduit par Daniel Poliquin, est-il assez différent des traductions chez Gallimard. «C'est traduit en français canadien, qui est un français respectueux de la norme, mais qui émarge au fond canadien français. Naturellement une telle traduction suppose des choix idéologiques, Par exemple, vous avez *to cry* qu'on pourrait rendre par *pleurer*, qui est très neutre, qui pourrait se rendre par *chialer*, comme on veut l'imposer, et qui est français, ou encore, par *brailler*, lequel est aussi français. Qu'à Paris, on emploie exclusivement un terme, je veux bien, mais il ne faut pas pour autant écrire dans un français que je qualifie d'impérialiste.»

Cette traduction de Daniel Poliquin visait peut-être à rapatrier Kérouac dans le giron québécois? «C'était un des buts, mais ce n'était pas primordial autant que d'affirmer la légitimité du français canadien, de telle sorte qu'un jour le vrai français international devienne l'agrégat, ou une partie, si vous préférez, de tous les français. Qu'il s'agisse du français belge, suisse, maghrébin ou antillais, peu m'importe, mais c'est ça qui va enrichir la langue, non seulement par l'apport lexical, mais aussi par l'apport de nouvelles tournures. À compter de ce jour-là, quand tout le monde sera bien décomplexé, on pourra se parler français sans avoir, nécessairement, à se faire poser un accent! ■

Propos recueillis par Alain Lessard

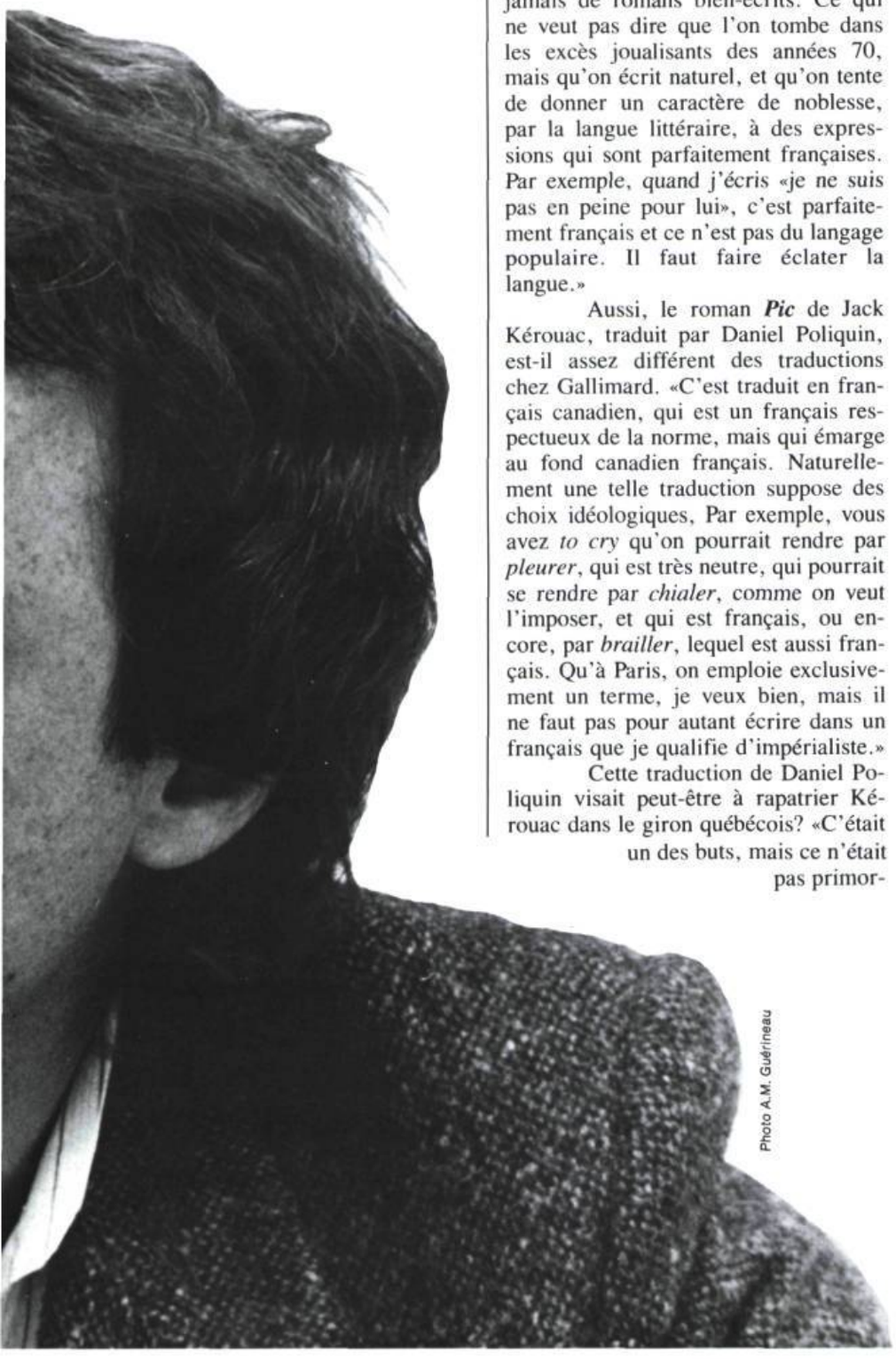


Photo A.M. Guérineau

Daniel Poliquin vient de publier ***L'Obomsawin*** chez Prise de parole et ***Nouvelles de la capitale*** chez Québec/Amérique, aussi éditeur de sa traduction de ***Pic*** de Jack Kérouac. Il avait déjà fait paraître ***Temps pascal*** au CLF, en 1982.